

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LES NOIX D'UNE PAUVRE FILLE

(Suite)

D'abord, madame Aymard donna à Geneviève une tasse de bouillon à la première auberge, puis elle lui promit de la conduire elle-même à l'hôpital, de l'y recommander, d'y aller lui faire une petite visite de temps en temps. C'était beaucoup pour l'enfant délaissée du hameau : elle ne savait comment remercier, mais ses yeux s'attachaient sans crainte sur ceux de sa protectrice.

Celle-ci jugeait, à la toux fréquente de Geneviève, à l'éclat de ses yeux, à la maigreur de son corps, que d'anciennes maladies avaient ruiné ce faible tempérament, et que l'art du plus habile médecin serait vaincu. Cette âme, pensait-elle, est bien près de Dieu ; donc, c'est un honneur pour moi de la servir. Ainsi, dans la chrétienne, se confondaient la protectrice et la servante, parce que sous cette forme infirme et malheureuse qui paraissait devant elle, elle entrevoyait Celui qui devait lui dire un jour : " J'ai été pauvre, et vous m'avez secouru."

On arrive à Bordeau ; madame Aymard monte en voiture pour se rendre à sa demeure, elle fait monter avec elle la villageoise intimidée ; elle la conduit d'abord dans sa maison, et la fait asseoir et reposer, car les cahots de la route ont multiplié ses douleurs. Quand elle est bien calme, madame Aymard s'approche d'elle, et mettant dans ses manières une extrême bonhomie pour ne pas trop l'humilier, elle s'apprête à se laver les mains devant Geneviève et lui demande si elle ne voudrait pas en faire autant ; puis, sans attendre sa réponse, elle met de l'eau dans cette pauvre main gauche dont personne n'a pris soin depuis que la main droite est enveloppée ; elle la lave, l'essuie, la presse amicalement. Geneviève ne peut en croire ses yeux ! Mais voici la belle-dame qui remet en ordre sa chevelure soyeuse, et qui dit en riant à la paysanne : — Laissez-moi vous coiffer, j'ai beaucoup de talent. Avant que la malade

ait pu dire non, les belles mains blanches ont touché sa tête, les doigts légers et souples ont manié ces cheveux si négligés depuis longtemps !... Et Geneviève, ne disant rien, à moitié endormie sous cette pression douce et délicate, pensait : — Une mère doit être comme ça !

Ce qu'elle n'osait pas dire, madame Aymard le devinait à ses mouvements plus confiants, à ses plaintes surtout, car pour la première fois la pauvre enfant osait se plaindre.

Vers le soir, madame Aymard la conduisit à l'hôpital. Comme elles allaient partir, la malade retira de son petit paquet les deux paires de bas qu'elle avait tricotées : elle pria sa protectrice de les lui garder, et madame Aymard, sans faire de question, les mit dans une armoire.

On arrive à l'hôpital ; la tristesse des abords en est effacée aux yeux de la malade par la présence de sa généreuse amie. Le respect que l'on témoigne à cette dame, dont on connaît les œuvres charitables, inspire pour la villageoise une plus grande compassion. On la distingue parmi cette foule de malheureux qui tous ont droit aux soins de tous.

Madame Aymard, qui ne craint pas l'aspect de la souffrance, entre avec Geneviève dans la salle où elle doit trouver un bon lit pour s'y reposer enfin ; elle ne la quitte que quand elle la voit très calme. Alors, de lassitude, la pauvre fille s'endort, et croit voir en songe un bon ange qui veille sur ce vaste hôpital ; ce bon ange a les traits et la voix de madame Aymard.

Les semaines s'écoulèrent ; madame Aymard, fidèle à sa promesse, allait de temps en temps visiter la malade ; elle lui portait des oranges, de ces riens qui disent : Je vous aime, quand on n'est plus là pour le dire soi-même. Geneviève était bien contente, bien reconnaissante ; elle l'exprimait mal, mais on ne pouvait se méprendre sur sa pensée. Madame Aymard, assise à son chevet, lui lisait quelquefois, pour la distraire, une petite histoire dans laquelle une bonne pensée se cachait sous une forme symbolique ; il fallait absolument que ces formes fussent un village, des moutons, des poules, etc., Geneviève ne comprenait que cela ; tout était métaphysique dès qu'on sortait de

ce cercle. La visiteuse s'y enfermait volontiers avec elle, et comme elle savait monter et descendre, elle se faisait toute petite, pas plus grande que la fille des champs. Elle lui racontait, ou plutôt elle inventait pour elle des traits fort simples, mais dramatiques, qui frappaient cet esprit inculte : elle lui montrait sans en avoir l'air, de grands exemples, elle habillait de haillons de beaux modèles, et menait la malade dans des régions élevées tout en ne paraissant pas quitter la terre. Elle parvint ainsi à dissiper quelque peu l'ignorance bien involontaire dans laquelle Geneviève avait vécu ; elle lui fit connaître de la sainte loi ce qu'elle en pouvait comprendre, et pour agrandir son âme, elle lui montra la sienne, toute bonne, toute pleine d'une foi vive. Geneviève, trop aimante pour n'être pas docile, trop malheureuse pour ne pas croire au bonheur à venir, se prépara saintement non à mourir, mais à *aller au bon Dieu*, comme disait son amie ; ce mot était plus doux !

“ Il ne faut pas avoir peur de Dieu, ma fille, lui disait madame Aymard, puisque vous n'avez pas peur de moi, et qu'il est bien meilleur que moi. La vie, qu'est-ce que c'est pour vous ? Vous l'avez vu : la vie pour vous c'est de la peine. Là-haut, on ne souffre plus, vous y connaîtrez votre mère, et j'irai vous y joindre, par la bonté de Dieu.

Geneviève versait de douces larmes, c'était sa meilleure réponse. Une fois cependant elle regarda cette admirable femme avec une expression de profonde reconnaissance et lui dit ; “ Ah ! madame, vous avez eu pitié de moi ; quand je verrai le bon Dieu, je lui dirai pour vous un : *Je vous salue, Marie.*”

Fin, la prochaine fois

Avez-vous abonné votre jeune fille au *Couvent*, votre garçon à l'*Etudiant* ?

Avez-vous payé votre abonnement à la *Famille* !

Avez-vous acheté la *Littérature au Canada en 1890* ?

Vous savez sans doute que les *Homonymes simples* de la langue française sont maintenant en vente au bureau de la *Famille*. 35 cts broché, 50 cts relié. Petit livre très utile pour apprendre en peu de temps un nombre considérable de mots.

POURQUOI LES ENFANTS CRIENT.(1)

(Le Petit Médecin).

Un enfant ne crie pas sans raison. Si une épingle le pique, s'il a l'estomac plein de gaz, s'il a une indigestion, les pieds froids, mal à la tête, il criera fort et longtemps. Il crie aussi s'il a faim, s'il a soif, s'il veut dormir, s'il est en colère, s'il a chaud ou froid.

Le cri de la colique est fort, impressionnable et semble réclamer une intervention immédiate.

Quand le cerveau est malade, le cri est aigu et pénétrant et devient par moment une véritable clameur qui révèle une souffrance intolérable.

Il y a encore le cri de la dentition ; il est douloureux, incessant, tantôt plaintif, tantôt pétulant et s'accompagne d'agitation et d'irascibilité.

Le cri de la faim est fort et impatienté.

Les cris que l'on observe durant le sommeil ressemblent à un gémissement et ne sont pas toujours accompagnés de larmes. L'enfant est parfois tranquille, indifférent, généralement nerveux.

Le cri de la colère est bruyant avec tentative de révolte, il s'accompagne de plus de bruit que de larmes.

Le cri caractérise l'état des voies respiratoires.

Un enfant en bonne santé peut crier pendant une heure, se rouler sur le plancher, se tordre, etc., s'il est, par hérédité, prédisposé à la colère.

Bien souvent, les piqûres sont la cause des cris des jeunes enfants.

Un enfant qui se porte bien ne crie pas. Le cri est la preuve de la souffrance, de la négligence de la mère ou d'un vice héréditaire.

D. M. DE T.

(1) *L'Italia termale*, 30 août 1891.

AMOUR ET LARMES

II.

LE MYOSOTIS.

(Suite)

Pendant qu'elle se laissait ainsi bercer par les charmes de l'heure présente, la porte du salon, placée sous sa fenêtre et donnant sur le parc s'ouvrit. Marie-Sophie se retira un peu en arrière, elle vit Amédée faisant ses adieux à la famille ; il baisait respectueusement la main de madame de Ribienne. Une sensation délicieuse remplit le cœur de la jeune fille ; elle embrassa d'un long regard de tendresse ces deux êtres qui occupaient toute son âme :

— Notre mère, dit-elle à demi-voix et profondément attendrie ; oui, sa mère aussi.

III

UN GRAND CŒUR.

Aussitôt qu'Amédée fut seul, il éprouva les regrets qui suivent presque toujours un acte précipité. Des terreurs, déraisonnables peut-être, mais suscitées par une rare délicatesse, remplirent son esprit. L'accueil de Marie-Sophie lui paraissait décourageant ; elle avait évidemment deviné les sentiments dont il allait l'entretenir ; car Amédée, comme tous les cœurs sérieusement épris, s'imaginait que, malgré la prudence avec laquelle il se conduisait, tout le monde comprenait au son de sa voix, au regard de ses yeux, la passion qui remplissait son âme. Oui, Marie-Sophie devait tout savoir, et cependant elle avait refusé de l'écouter pour l'ajourner au lendemain ; à peine quelques mots étaient-ils sortis de ses lèvres, vagues,

presque insaisissables, et elle s'était éloignée. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Sans doute à cette heure toute la famille réunie prononçait sur son sort. Tout l'espoir de sa vie reposait sur cette union. Un refus le rendrait à jamais malheureux. Mais qu'offrait-il à cette jeune fille belle, noble et riche ? Une vie enchaînée à son travail, une existence errante, c'est le sort des universitaires, bien des déboires et de rares joies. Mademoiselle de Ribienne était-elle faite pour cette médiocrité ? Il savait qu'il n'accepterait pas de dot ou du moins qu'il n'en ferait pas usage pour prouver à tous qu'un attachement violent, sans bornes, avait été l'unique mobile de cette alliance. Mais la chère créature qu'il allait lier à sa vie connaîtrait donc les privations, les mesquineries de cette vie de province dont il l'égayait quelques jours avant ? Triste amour que celui qui sacrifie l'objet aimé ! Amédée se faisait de sérieux reproches ; sa générosité naturelle reprenait le dessus. Il aurait pu se contenter de la douce vie qui lui était offerte dans cette excellente famille ; venir s'asseoir en ami et en frère à la table hospitalière et garder sa vie solitaire avec le travail et le combat. Ainsi perpétuellement agité en sens inverse, voulant et ne voulant pas, passant de l'espérance au désespoir, du désir à l'effroi, sa nuit fut mauvaise. Et le lendemain, quand il se rendit au château, ce n'était pas avec le joyeux entrain qu'il y apportait d'ordinaire, mais avec une préoccupation évidente et des regrets impuissants qui se reflétaient sur sa physionomie.

A Rémillac, Marie-Sophie n'avait pas mieux dormi, quoique pour des causes différentes ; le bonheur seul avait veillé à son chevet. Quand vint le matin, elle se rendit à l'église selon l'usage contracté par elle et sa sœur au couvent, usage auquel la petite paresseuse d'Annonciade apportait beaucoup moins d'exactitude. Marie-Sophie assista à la messe avec un grand recueillement, très-pénétrée du grand acte qui allait lier sa vie. Elle examina bien attentivement son ânie pour s'assurer que l'état du mariage était bien sa vocation. Oui, cela devait être,

puisqu'elle aimait. Si son cœur avait été créé pour l'amour de Dieu seul dans un cloître, il ne se serait pas donné à une créature avec cette force et cette unité. Le salut, pour elle, se trouvait dans son union avec Amédée ; ensemble ils iraient à Dieu se tenant par le cœur et par la main. Une si riante image offrait bien quelque désaccord avec le chapitre de l'Imitation qui nous ordonne de porter la croix, si nous voulons suivre Jésus, en opposition avec la vie des saints perpétuellement victimes et holocaustes... Dieu faisait une exception pour elle... Ah ! elle l'en remercia à deux genoux.

Elle revint au château par les bruyères qu'embaumaient les genêts fleuris ; elle rencontra les fillettes du village allant à l'école, elle les embrassa toutes dans l'expansion de son bonheur ; à la porte d'une chaumière, une jeune mère tenait un enfant dans ses bras, elle s'approcha de ce groupe charmant et traça de son doigt une croix sur le front du petit ange ; elle avait besoin de répandre son bonheur, d'aimer et de bénir.

L'amour honnête est bon :

Annonciade accourut vers elle, les yeux encore languissants et chargés de sommeil, fraîche dans son peignoir de mousseline, rose comme une matinée de printemps : après s'être jetée dans les bras de sa sœur qu'elle embrassa follement dix fois, elle se mit à cueillir les coquelicots, les bluets, les paquerettes, les avoines fleuries qui, au grand détriment du blé, émaillaient les champs, et avec un art infini elle s'en fit une couronne dont les légères et gracieuses fleurs traînant sur son cou et des deux côtés du pur ovale de sa figure, la rendirent plus charmante encore.

Marie-Sophie la regardait et l'admirait.

— Tu ne seras jamais qu'une enfant, dit-elle d'une voix caressante.

— Tu crois ? répondit Annonciade en baissant la tête pour cacher la rougeur qui envahissait son visage.

— Je l'espère, reprit Marie-Sophie ; le bonheur, chère petite, est dans ta douce ignorance de la vie ; tu auras le temps plus tard d'en connaître les côtés sérieux et d'en souffrir.

Annonciade se tut. Il se fit un silence. Chacune des sœurs avait ses pensées et s'entretenait avec elles.

Cependant au bout d'un moment la plus jeune prit le bras de l'aînée et comme un rameau qui ploie et cherche un tuteur, elle s'y appuya tendrement :

— Crois-tu donc qu'on n'ait de la peine que quand les larmes coulent ? demanda-t-elle à demi-voix.

Marie-Sophie, troublée par cette question, la regarda ardemment dans les deux yeux :

— Serais-tu malheureuse ?

— Non, ma grande sœur, dit la jeune fille repentante d'avoir inquiété cette véritable amie, je ne suis qu'une sotte enfant qui t'adore.

Marie-Sophie avait pâli ; le trouble de la veille lui repassait par la mémoire, un doute cruel surgissait dans sa pensée : Annonciade était-elle bien véritablement une enfant ?

— Ne joue jamais avec le cœur, dit-elle mélancoliquement, les plaies qu'on lui fait ne guérissent pas.

Elles marchèrent jusqu'au château se souriant l'une à l'autre, et pourtant une ombre resta sur l'âme de Marie-Sophie. L'ombre sur un beau jour, c'est le nuage qui porte l'orage dans ses flancs.

Quand elles furent dans leur chambre, jusqu'alors commune, Annonciade se mit à friser ses beaux cheveux, à garnir de fleurs nouvelles les vases de la cheminée, à jeter du mouron dans la cage des petits serins qu'elle élevait et avec lesquels elle se mit à gazouiller comme un véritable oiseau.

Tous ces enfantillages, que Marie-Sophie suivait des yeux, ranimèrent ses croyances dans l'enfance prolongée de sa sœur. " La passion est de soi trop dévorante pour permettre à celle qui en est possédée de s'occuper d'oiseaux et de fleurs, pensa-t-elle, je me suis effrayée à tort, " et regardant avec bonheur et avec tendresse cette petite fille qu'elle avait toujours tant aimée, cette douce sœur en part dans tout son passé, elle se promet de veiller sur son avenir et de couvrir de fleurs les pas de cette chère petite fée qu'un instant elle avait craint de trouver sur son chemin. Puis, ôtant son chapeau, elle quitta la chambre pour se rendre à l'appartement de sa mère.

(A suivre)

MELI-MELO

Sous un pin — Bestioles — Le " Naturaliste Canadien " —
Condoléances.

C'était par une magnifique journée de la fin d'août 1889, dans le bois Paradis, près de St-Vincent-de-Paul (Ile Jésus).

Je m'étais endormi au pied d'un pin dont le feuillage touffu me promettait un ombrage qui défiait tout rayon importun mais qui ne me défendait guère des.....

Ce ne fut pas long, je me réveillai couvert d'une multitude de...
bibites ! Il y en avait de toutes formes, tailles et couleurs.

J'y aperçus de grosses fourmies rouges et noires, des *barbeaux* d'une taille géante, tout un monde de mouches, de sauterelles, etc., et même une limace aventureuse qui se promenait avec tout l'aplomb d'un grand personnage.

Ma première pensée fut de me précipiter sur ces maraudeurs et d'en faire un massacre général, pour servir d'exemple à leurs races lilliputiennes, afin qu'à l'avenir les dormeurs pussent ronfler en paix ; mais réprimant ce mouvement, irréfléchi, je me mis à considérer attentivement ces petits êtres si délicats ; je fus frappé d'admiration devant ces petits chefs-d'œuvre du grand Maître de la nature, et aussitôt une foule de réflexions surgirent dans mon esprit : Quel nom a-t-on donné à ces insectes ? quelle est leur utilité ? dans quel dessein Dieu les a-t-il créés ? pourquoi ces couleurs et ces formes si variées ?... Voilà ce que je pensais quand j'entendis en moi-même une voix qui me dit : " Et ta science de 18 années de vie, où est-elle ? " Je baissai la tête, et rougissant de ma profonde ignorance, je me dis : " Peut-on se croire savant et ignorer l'alphabet du grand livre de la nature ? ignorer l'ordre merveilleux qui existe entre les êtres créés : leur utilité, leur place dans la création. " ?

Et je revins tristement chez moi.

A quelques jours de là, je rentrais à l'Ecole Normale, toujours avec la même soif de m'instruire dans les sciences naturelles. Mon premier soin fut de courir à la bibliothèque des élèves : il y avait là les 17 premiers volumes du *Naturaliste Canadien*, la seule publication scientifique en langue française que nous ayons eue dans le pays.

C'était ce qu'il me fallait : j'y trouvai tout ce dont j'avais besoin

en fait de zoologie, botanique, minéralogie, géologie et astronomie.

Pauvre revue ! Pauvre *Naturaliste* !... Pourquoi faut-il que les bonnes choses passent si vite et soient si peu appréciées ? Quelles fatigues de toutes sortes ne s'est pas donné le généreux abbé Provancher, le fondateur et rédacteur de cette revue, pour fouiller ainsi dans tous les coins et recoins de la province afin de donner dans sa revue une classification complète de notre flore et de notre faune ? quelles veilles pour consulter tant d'auteurs où il put trouver quelques renseignements ! Et cependant aujourd'hui, incapable de reconnaître tant de services rendus à la science, et tout le mérite acquis un travail géant, on refuse à l'infatigable rédacteur les quelques cents piastres de subvention qui lui permettraient de subvenir aux frais de sa publication !

A nous cependant de profiter des richesses accumulées par ce généreux devancier. Sachons à son exemple scruter la nature, et cette nature nous donnera ce qu'elle lui a donné : une intelligence vaste et brillante, qui sait trouver Dieu au fond de toutes choses et l'adorer.

G. BEAULIEU.

CONTRE LES BRULURES

Un docteur, en Allemagne, a tout récemment découvert un remède contre les brûlures, et qui est d'une efficacité aussi grande que simple à exécuter.

Il consiste dans l'exécution d'un onguent composé de beurre frais et d'un jaune d'œuf bien mélangés et en parties égales ; on étend cet onguent sur un morceau de toile qui est appliqué sur la brûlure et renouvelé chaque fois qu'il commence à sécher. Les douleurs provenant des plus profondes brûlures sont aussitôt considérablement adoucies et la guérison est complète en très peu de temps, sans laisser aucune cicatrice.

Une femme avait été tellement brûlée par ses habits que son corps ne faisait plus qu'une plaie ; le docteur l'a enveloppée dans un drap de lit sur lequel il avait étendu l'onguent composé d'un kilo de beurre frais et de vingt jaunes d'œuf. Les douleurs cessèrent aussitôt et la malade était complètement guérie huit jours après.

— *La Science pour tous.*

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE CINQUIEME

DU PREMIER AU NEUF DE MARS.

Jeudi, 6 mars. — Le beau soleil vint réchauffer ma chambre ; j'attendais une lettre de St-Lin pour réchauffer mon cœur. La poste ne m'a apporté qu'un paquet de gazettes, mais pas de ces gazettes intimes, qui ont un intérêt indéfinissable. C'est bien, attendons sans nous plaindre. Pour nous, écrivons fidèlement jusqu'au bout.

Cet après-midi, avec MM. C... et St-J... sortant de la ville par la porte Pia, je me rendis à Ste-Agnès-hors-les-murs, 25 minutes de marche. Quelle jolie église ! mais aussi quelles bonnes petites saintes que celles dont les corps reposent sous le maître-autel, sainte Agnès et sainte Emérentienne !

Nous descendîmes dans les catacombes, sous la conduite d'un religieux. Ayant chacun une bougie à la main, nous avançons dans ces labyrinthes souterrains, comme les appelle, Mgr Gerbet, dans lesquels cent chemins droits, obliques, sinueux, serpentent se coupent et s'entrelacent à l'infini ; tout cela plein de tombeaux, de la poussière des vieux siècles, de recoins étranges, d'histoires tragiques. De chaque côté de ces corridors, on a pratiqué dans le mur, pour y déposer les cadavres, des espèces de niches oblongues, placées horizontalement ; elles sont superposées les unes aux autres de sorte à former deux ou trois rangs de sépulcres, parfois six ou sept ; on dirait les rayons d'une bibliothèque où la mort rangeait ses œuvres. Lorsqu'un corps avait été confié à une de ces niches, on la fermait avec des briques, des pierres ou des plaques de marbre. Nous allions silencieux, nous arrêtant ici et là pour écouter les explications du guide, dans ces galeries mortuaires, généralement étroites, respirant un air épais et lourd. De temps

en temps, l'espace s'élargissait et nous arrivions à des chambres sépulcrales, à des chapelles, qui conservent encore leurs colonnes, taillées à même le rocher, avec leurs ceintres et leurs chapiteaux à demi-brisés. Ici nous voyions des tombeaux fermés et pleins, là des niches ouvertes étalant leurs vieux ossements, plus loin des fragments antiques de marbres, des lampes, des inscriptions, même des bijoux que la pitié des parents avait enterrés avec leurs morts chéris : c'est frais de vétusté, on sent en quelque sorte les temps primitifs. C'est une apparition des premiers âges du christianisme, se dressant avec des décors funèbres, à la lueur des torches, qui produit sur l'âme un effet solennel et profond.

Je demande pardon à Mgr Gerbet, si je lui vole de son bien littéraire ; mais ses idées et ses expressions m'ont tellement frappé, qu'elles se sont comme incrustées dans ma mémoire, et qu'elles reviennent d'elles-mêmes sous ma plume.

Rendu à la lumière du jour, je lus dans Gerbet les paroles de Saint Jérôme ; je vous les cite en entier, parce qu'elles reproduisent, à la lettre, la couleur de mes impressions : "Pendant que je demeurais, dans mon enfance, à Rome, où je recevais une instruction libérale, j'avais coutume de visiter, chaque dimanche, avec des condisciples de mon âge, les sépulcres des apôtres et des martyrs : nous entrions souvent dans les cryptes creusées dans les profondeurs de la terre, et dont les murs sont garnis de sépulcres à droite et à gauche. L'obscurité est si grande qu'il semble, en y entrant, qu'on y pourrait s'appliquer à soi-même ce mot du prophète : *qu'ils descendent tout vivants dans l'abîme*... on continue à marcher pas à pas ; dans la nuit, dont ces souterrains nous entourent, vous vous rappelez ces vers de Virgile : " ici tout fait frissonner d'horreur, et le silence même y est plein d'épouvante. "

" Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent. "

Nous continuâmes notre promenade plus loin dans la campagne, sur une route bordée çà et là de vieux tombeaux, jus-

qu'au *Pont Nomentano* qui est jeté sur l'*Anio*, au pied du *Mont Sacré*, célèbre dans l'histoire des premiers temps de Rome, par la retraite qu'y firent les Plebéiens. Nous montâmes au sommet de la colline, pour admirer le panorama de cette plaine enfermée dans un demi-cercle de hautes montagnes. A cinq heures je rentrais dans ma chambre, fatigué d'une marche de trois heures, mais sentant circuler, dans mes veines, ma jeunesse de quinze ans. Bon soir ! ne m'oubliez pas.

Vendredi, 7 mars. — Hier, j'avais trouvé, sur ma table, ce petit mot du Procureur général des Oblats, à Rome : " Le P. Cassien Augier des missionnaires Oblats de Marie Immaculée, prie M. le Vice-Recteur de l'Université de Montréal d'agréer ses hommages. Il espère être plus heureux et de le rencontrer dans une prochaine visite. " A 2 heures p. m. j'allai rendre cette visite, près de St-Pierre-aux-liens, en descendant la *via Cavour*. Ce père est le frère du P. Augier, provincial du Canada. Il m'annonça la fin du procès Paradis, ce qu'il venait d'apprendre de France, où la nouvelle était arrivée par le télégraphe. Mais je crois que l'affaire va se continuer à Rome ; car il me dit qu'il pensait que son frère serait ici avant que je parte.

De là je me rendis au *forum*, où je visitai St-Laurent in Miranda, un ancien temple païen, converti en église ; St-Adrien, où je priai devant les reliques de ce saint, qui devint chrétien de persécuteur qu'il était ; et la Prison Mamertine, où furent détenus pendant neuf mois S. Pierre et S. Paul. Je dis mon bréviaire dans *S. Pierre in-carcere*, qui se trouve immédiatement au-dessus de la prison.

Je ne puis me rassasier de visiter les églises de Rome, unes pour le fond, variées pour la forme. Malgré ce que j'en avais lu, j'étais loin de connaître Rome chrétienne. Je me suis procuré, pour aider ma mémoire ou mon ignorance, non-seulement de bons manuels de voyageur, de bonnes cartes tracées avec exactitude, mais encore de bons livres, qui ont extrait, des

trésors de la science, une moëlle intéressante pour l'esprit et nourrissante pour le cœur. Guidés par eux, je trouve des mines inépuisables de piété, d'instruction et de poésie, au foyer de tous ces monuments sacrés. Il y en a sur terre, il y en a sous terre ; car dans le cours des siècles Rome a grandi en hauteur par les monuments qu'elle a élevés, et en profondeur par les fouilles dans lesquelles elle a retrouvé tant de parties d'elle même. En face de ces œuvres du génie catholique, on est plus porté à y chercher le secret invisible des vérités qu'ils contiennent qu'à en admirer simplement les formes diverses : c'est un vrai réveil, une véritable exaltation du sentiment religieux. Les réalités visibles de Rome chrétienne, deviennent comme l'empreinte et le portrait de son essence spirituelle ; et peu à peu se forment et ressortent les caractères et les attributs qui constituent le centre du christianisme ; il s'émane de mes visites, des résultats qui répondent au goût et aux aspirations de mon âme ; et, de soi-même, le regard saisit le côté des choses qui met en relief les vérités enveloppées dans ces monuments divers.

Rome n'est pas toutefois la Jérusalem céleste avec ses portes de saphir et ses habitants surnaturels. Je prends le beau, je laisse le laid. Je n'ai pas la prétention de tout voir, de tout connaître. J'apporte de la modération dans mes promenades et dans mes études. L'important n'est pas d'avoir surabondance de mets, mais de bien déguster ceux qu'on a su choisir, Surtout je recherche ceux qui peuvent nourrir la piété ; mes visites deviennent des pèlerinages, des méditations, des études sur ces pierres marquées du sceau du christianisme, des considérations sur les destinées merveilleuses de cette ville, qui est comme le pivot sur lequel tourne l'histoire de la religion.

Ce voyage à Rome me fera beaucoup de bien. Il m'ouvrira des réservoirs de connaissances nouvelles pour moi, qui me serviront, je l'espère, pour d'autres travaux. L'étude de Rome, dans Rome, me fait pénétrer jusqu'aux sources vives du christianisme. Elle rafraîchit tous les bons sentiments de mon cœur, et, au milieu des sécheresses d'une lutte nécessaire

mais ennuyeuse, elle répand dans mon âme une merveilleuse sérénité. Il y a, je le sais, un danger dans ce charme qui m'environne : les travaux faits avec trop de goût, courent risque de perdre une partie de leurs mérites. Cependant nous n'en devons pas moins remercier la bonté divine, qui sait nous composer des plaisirs avec nos devoirs. Tout de même, je dois à mon séjour à Rome, des moments d'une douceur sérieuse qui se renouvelle chaque jour, et qui me suit suavement dans les heures d'un travail aride et difficile.

Samedi, 8 mars.— Vous allez rire de moi, mais n'importe, vous n'en aurez pas les étrennes ; je vous dirai ce que j'ai fait cet après-midi. Après avoir rendu visite à M. l'abbé V..., qui avait laissé sa carte chez moi, je suis allé à l'imprimerie Polyglotte de la Propagande, et là j'ai acheté des alphabets et des grammaires dans les langues suivantes : Malabre, Barbare, Indoustan, Bulgare, Chaldaique, Cophte, Malabare, Samaritain, Perse, Syriaque, Thibétain, Australie, Arabe, Arménien, Egyptien, Albanais, Hébraïque, Portugais, Géorgien, Illinien, Indien, Ottoman ; sans compter un petit catéchisme grec, que j'ai lu presque dans son entier, admirant comme il est rédigé simplement et à la portée des enfants. Me voici muni de vingt-deux nouvelles langues ; je ne craindrai plus d'entrer en discussion même avec une femme, et je pourrai démêler ou embrouiller tous les malentendus de la Tour de Babel, je veux dire la *question Universitaire*.

Je visitai, sur la place du peuple, les églises de *Ste-Marie in Monte Sancto* et de *Marie de Miracoli*. J'y passai une grande partie de l'après-midi, à réciter mon bréviaire, à assister à une bénédiction du saint Sacrement, à lire mon catéchisme grec, à examiner les beaux tableaux et les beaux tombeaux. Je vais me mettre dans l'image de mon tombeau, le lit. Bon soir ! Mais auparavant récitons l'*Ave Maria* comme les Grecs :

Theotoke Parthene — Mère de Dieu Vierge.

Marie pleine de grâces, je te salue ; le Seigneur est avec toi ;

tu es bénie entre les femmes, et béni est le fruit de tes entrailles, parce que tu as mis au monde le Sauveur de nos âmes. Ainsi-soit-il.

CHAPITRE SIXIEME

DU 9 AU 20 MARS

Dimanche, 9 mars 1990.— Ce matin, j'ai terminé la rédaction du premier mémoire que me demande la quatrième question : une cinquantaine de pages *fool's cap*, avec les documents. Cependant il n'est pas tiré au clair d'une manière définitive ; j'attends, pour cela, le dernier moment, afin de profiter de mes visites chez les cardinaux, de leurs remarques, de leurs manières de voir, pour ajouter ou retrancher certains points de vue. Il s'agit de faire une œuvre complète, précise et embrassant tout, qui sera examinée minutieusement, et discutée jusque dans ses moindres détails. Elle peut prêter occasion à des contradictions, et il ne faut pas qu'elle renferme des armes qu'on retournerait contre moi. Il m'en reste à faire un second. Celui-ci sera plus court. En attendant une charge à fond de train, je vois l'un, je vois l'autre. J'écris de petits mots préparatoires. Je voudrais entrer définitivement ma quatrième question, dans son ensemble, à la fin du mois, avec ses deux mémoires, afin que les cardinaux la prennent à l'étude avant la semaine sainte, sans cependant rien décider. Pendant ce temps-là arrivera Mgr Labelle, que j'ai converti entièrement à mon plan. Voilà, ma bonne mère et mon bon ami, les précautions que demande la diplomatie humaine. En cela, il n'y a pas de ruse ; tout est franc, tout est légitime. La prudence est une vertu. Cependant je ne compte que secondairement sur la diplomatie. Ma confiance première repose dans la justice de ma cause, dans la prière des âmes pieuses, et dans le secours de Dieu qui plie les volontés comme il lui plait.

J.-B. PROULX, ptre.

(*A suivre*)